

Pistes méthodologiques pour la pratique de l'esprit critique dans les études sur les médias

Gaëtan Tremblay

Ils sont à table
Ils ne mangent pas
Ils ne sont pas dans leur assiette
Et leur assiette se tient toute droite
Verticalement derrière leur tête.
(Jacques Prévert, *La Cène*, dans *Paroles*, 1946)

En ces quelques mots tout simples, le poète change le cadre d'interprétation de *La Cène* et nous fait rire. Il met à distance la représentation chrétienne, en déconstruit le sens et la désacralise. Création et critique sont ici indissociables. En citant ce poème de Jacques Prévert, je souhaite tout simplement mettre la table, dès le début, pour la fin de mon exposé qui évoquera les rapports entre le sens critique, la création et le sens de l'humour.

Prévert n'est pas le seul poète à déboulonner les statues, à faire place nette pour créer du neuf. En fait, toute l'histoire de l'art et celle de la littérature sont parcourues par cette alternance de déconstruction-reconstruction où l'inspiration des grands maîtres fait bon ménage avec la remise en question des modèles antérieurs.

Le sens critique n'est pas l'envers de la créativité comme le disent ces mauvaises langues qui ne voudraient voir dans les critiques littéraires ou artistiques que des créateurs ratés ou impuissants. Création et sens critique constituent plutôt les deux faces d'une même réalité, les deux moments d'un seul et même processus. J'y reviendrai plus tard, lorsque j'évoquerai mes préoccupations

actuelles en matière de recherche. Auparavant, il me faudra, comme je l'ai annoncé, réfléchir sur les conditions épistémologiques et méthodologiques propices au déploiement de l'esprit critique dans l'étude des phénomènes de communication médiatique. Chacun sait qu'en sciences humaines et sociales, le chercheur fait partie de la réalité qu'il observe. Pour relativiser sa propre subjectivité, pour « désubjectiver » sa lecture ou son interprétation, il ne peut pratiquer la manipulation des variables en laboratoire. L'exercice de l'esprit critique, cet art du doute intrinsèque à toute démarche scientifique, exige toutefois une nécessaire prise de distance, à la fois à l'égard de la subjectivité du chercheur, de son enracinement social et de l'objet de son investigation.

Ma démarche, se voulant épistémologique et méthodologique et motivée avant tout par des considérations pédagogiques, m'entraînera dans une réflexion sur les conditions d'exercice du sens critique et sur les manières de le mettre en œuvre dans une démarche de recherche. J'évoquerai, inévitablement et de manière très rapide, quatre avenues empruntées par les travaux d'économie politique de la communication pour instaurer cette mise à distance, plus particulièrement les études ayant porté sur les transformations des industries culturelles et médiatiques au cours des quatre dernières décennies : l'approche historique, la mise en contexte socio-politico-économique, la méthode comparative et l'interdisciplinarité.

En retraçant la genèse des phénomènes, en mettant en évidence leurs particularismes et leurs similitudes, en expliquant leur rôle et leur sens dans le contexte plus large de la société globale, en confrontant son point de vue avec d'autres, le chercheur en communication se donne les moyens d'éviter les pièges que constituent le naturalisme, l'ethnocentrisme, le déterminisme et le dogmatisme. J'essaierai d'étoffer mon point de vue en faisant référence aux œuvres d'historiens comme Harold Innis et Armand Mattelart et en me basant sur les travaux auxquels j'ai participé au cours des quatre dernières décennies, avec Jean-Guy Lacroix, Bernard Miège, Pierre Mœglin,

Éric George, Philippe Bouquillion et Yolande Combès. En plus de trente ans de collaboration, nous avons mobilisé les ressources de l'histoire, de la comparaison, de la contextualisation et de l'interdisciplinarité dans l'analyse de la convergence et des transformations des systèmes médiatiques français et québécois.

Je terminerai par une réflexion inspirée par mes travaux en cours sur la créativité, le service public et la propriété intellectuelle, laquelle me conduit à une analyse des rapports dialectiques qu'entretiennent les processus de la création et de la critique.

Un retour à la dialectique me semble incontournable pour restaurer la vigueur de l'esprit critique dans les études en sciences de l'information et de la communication. Créativité et sens critique ne sont pas incompatibles. Ils constituent plutôt deux composantes intimement liées de la recherche comme de la pratique sociale.

Le sens critique se manifeste souvent sous la forme d'une petite gêne qui retient d'adhérer sans réserve à tout système, toute idéologie, même à toute théorie si cohérente soit-elle. Cette réserve incite à la modestie. Je conclurai donc par quelques mots sur le sens critique et le sens de l'humour, l'un comme l'autre invitant à prendre avec un grain de sel les énoncés qui prétendent à la vérité.

1. L'école critique en sciences de la communication

Au début des années 1980, Everett Rogers, dans une tentative pour rapprocher et réconcilier les deux écoles, américaine et européenne, représentée respectivement par l'International Communication Association (ICA) et par l'Association internationale des études et recherches

sur l'information (AIERI-IAMCR), écoles qu'il qualifiait dans son article d'empirique et de critique, résumait ainsi les caractéristiques de l'une et de l'autre :

L'école empirique de recherche en communication a, d'habitude, pour caractéristique, l'empirisme quantitatif, le fonctionnalisme et le positivisme. Dans le passé, elle a mis l'accent sur l'étude des effets directs de communication, faisant peu de cas du contexte auquel cette communication est liée. À l'inverse, l'essence de l'École critique est l'importance donnée à la philosophie, au contexte socio-structural plus élargi de la communication, à son orientation marxiste de départ (et ce, bien qu'en aucun cas tous les chercheurs critiques ne soient marxistes), et le souci primordial de savoir qui contrôle un système de communication (Rogers, 1981, p. 311).

Rogers rappelle que d'autres épithètes sont parfois utilisées pour dénommer les deux courants de pensée : recherche administrative versus recherche critique, science répressive versus science émancipatoire, etc. Même s'il s'en trouve plus ou moins satisfait, il préfère quant à lui les qualificatifs d'empirique et de critique.

En 1983, le *Journal of Communication* consacrait un numéro entier (volume 33, numéro 3) à ce débat entre la recherche empirique ou administrative et la recherche critique ou émancipatoire. L'opposition, en fait, est encore bien antérieure et remonte aux origines mêmes des études en communication. Elle a connu un épisode mémorable quand Adorno accepta de participer à une étude sur la radio à l'invitation de Lazarsfeld, lequel mit ensuite fin abruptement à la collaboration en accusant son collègue de se livrer à la spéculation abstraite sans se soucier de vérification empirique (Pollack, 1980).

Pourquoi les diverses tentatives de réconciliation des deux approches ont-elles plus ou moins échoué ? Sans doute parce que, malgré d'évidentes bonnes intentions, la dichotomie entre la recherche dite « objective » et la recherche dite « philosophique » reflète des choix idéologiques et théoriques bien réels et difficiles à harmoniser. Évidemment, la présentation des deux écoles exacerbe l'opposition en enfermant les deux camps dans une position presque caricaturale. Tout

chercheur digne de ce nom ne doit-il pas faire preuve de sens critique, quelle que soit la méthodologie qu'il emprunte et le type de données qu'il analyse ? En revanche, en quoi l'exercice du sens critique doit-il absolument se limiter à l'usage exclusif des méthodes qualitatives ? Nous qui nous réclamons de l'approche critique le savons bien : le nœud de la différence ne réside pas tant dans l'appareillage méthodologique que dans l'élaboration de problématiques qui remettent en cause les rapports de pouvoir, voire dans une posture épistémologique qui ne craint pas d'interroger les fondements même de l'ordre socio-économique.

L'équipe qui s'est constituée autour de Bernard Miège à partir des années 1970 a explicitement refusé le cadrage restrictif imposé par le conflit entre la recherche dite « objective » et la recherche dite « philosophique ». Elle a opté dès le départ pour une méthodologie qui enracine l'analyse critique dans la recherche sur le terrain et a maintenu systématiquement une préférence pour la théorisation de moyenne portée. Ainsi, inspirée de ce que Pierre Mœglin (2012) appelle la critique enracinée, les recherches comparatives que nous avons menées conjointement au cours des années 1990 sur les industries de la câblodistribution, de la télévision, de la télématique et des télécommunications ont donné lieu à l'analyse des luttes de pouvoir entre grands acteurs économiques, dans le contexte des mutations structurelles de ces secteurs, appuyées sur des documents précis et des données concrètes. Les tendances lourdes, à la convergence par exemple, servant d'assises à l'élaboration de moult discours déterministes par les technocrates et les politiques, ont été soumises à une déconstruction systématique mettant au jour les intérêts particuliers des uns et des autres.

Comment se pose le problème de la pensée critique maintenant ? Quels sont les enjeux actuels pouvant affecter sa transmission et son exercice ? Distinguons entre les menaces globales, qui gangrènent l'ensemble de la société, telles que le créationnisme et les fondamentalismes

religieux, les défis spécifiques au champ scientifique, plus particulièrement au champ des études en communication, tels que le relativisme absolu et les orientations exclusivement professionnalisantes de certains programmes de formation. Je n'aborderai pas ici les reculs obscurantistes qu'inflige à la société la montée du conservatisme, bien réels dans un pays comme le Canada dont le ministre responsable de la science et de la technologie est d'obédience créationniste et dont le gouvernement impose le baillon à ses scientifiques parce que les résultats de leurs recherches pourraient contredire le bien fondé de ses politiques rétrogrades, en matière par exemple de protection de l'environnement ou de sécurité publique. Je ne m'y attarderai pas, bien que l'enjeu soit de taille, parce que tel n'est pas le propos que j'ai annoncé. Je me concentrerai plutôt sur le champ des communications, sur les pistes méthodologiques qui m'ont permis, ainsi qu'à mes collaborateurs, de concrétiser et de renforcer l'exercice du sens critique dans nos travaux, en insistant cependant sur le fait que l'usage de ces outils, si utile soit-il, ne produit pas de son seul fait le sens critique.

2. Pistes méthodologiques

2.1 L'approche historique

J'ai fait une bonne partie de mes études durant la belle époque du structuralisme et du systémisme dont les principes méthodologiques mettaient l'accent sur les relations entre les éléments de la structure et du système au moment même de l'observation et tendaient à minimiser les conditions de départ et l'évolution temporelle des phénomènes étudiés. Ni la sémiologie inspirée de la linguistique structurale, ni la pragmatique enracinée dans la cybernétique et

l'analyse de systèmes ne faisaient grand cas de l'histoire. L'identification des composantes et des règles qui en gouvernent les interactions devaient suffire à épuiser le sens, sans qu'il soit nécessaire ou utile d'en retracer l'origine ni le parcours.

Ce déni de l'histoire a fait long feu. Pour comprendre l'état actuel du monde, il est nécessaire d'en retracer la genèse jusqu'aux conditions de départ, d'en suivre les étapes et les transformations au gré des luttes et des conflits, de soupeser l'influence de leurs traces mémorielles jusque dans le temps présent.

Aux États-Unis, le développement des sciences de la communication doit beaucoup à la sociologie, à la science politique et à la rhétorique (Berger, 1991). Au Canada, les influences américaines et européennes se sont évidemment fait sentir avec force. Mais si la sociologie et la sémiologie ont marqué la formation et les travaux de nombre de chercheurs, les œuvres pionnières d'Harold Innis et de Marshall McLuhan ont durablement inscrit l'histoire et l'économie politique parmi les disciplines inspiratrices des sciences de la communication. On peut y voir la source de l'intérêt marqué pour la longue durée et les jeux de pouvoir qu'on retrouve souvent dans les études canadiennes. Parmi d'autres, le travail de Maurice Charland et celui de Michael Dorland en sont de bonnes illustrations. L'accueil enthousiaste réservé aux livres d'Armand Mattelart, au Québec en particulier, constitue un autre indice de cette ouverture aux perspectives historiques et politico-économiques.

Dans nos études sur les industries culturelles et médiatiques québécoises et canadiennes, les rappels historiques se sont toujours avérés déterminants pour comprendre les règles du jeu et les stratégies des acteurs. Chaque fois, nous avons été confortés dans notre conviction que l'analyse critique, pour mettre en évidence les enjeux soulevés par les développements récents, devait prendre appui sur la connaissance du passé.

L'explication historique n'a rien à voir avec la mécanique systémique. Loin du jeu de règles abstraites et intemporelles, elle donne à voir le poids des héritages et des institutions, les intérêts et les stratégies des divers protagonistes collectifs et individuels, la succession des événements parfois aléatoires, souvent imprévisibles. L'histoire situe l'action humaine dans le contexte des tendances lourdes de son époque. Elle raconte l'inextricable imbrication, chaque fois circonstancielle, des déterminismes contextuels et des choix d'acteurs.

2.2 La contextualisation

La référence au contexte social, économique et politique pour comprendre les transformations des secteurs médiatiques et culturels représente une autre prescription méthodologique essentielle à l'exercice du sens critique. Bien évidemment, le choix qui nous a orientés vers les sciences de la communication nous porte tout naturellement à diriger le projecteur sur les phénomènes qui y sont associés ou qui en résultent, voire à privilégier le fait communicationnel dans l'explication des transformations en cours. La centralité accordée à la communication est compréhensible chez des chercheurs qui en ont fait leur objet d'étude, choix renforcé par le constat de l'importance grandissante, depuis le milieu du XIXe siècle, de la communication dans la vie des sociétés industrielles avancées. Le danger qui nous guette, auquel McLuhan n'a pas su résister, est celui du déterminisme technique, malheureusement si répandu dans notre champ d'étude ainsi qu'auprès des technocrates et des décideurs économiques et politiques.

Une bonne partie des efforts de l'économie politique de la communication a été consacrée au fil des ans à la déconstruction des *a priori* du déterminisme technique et à la mise en valeur des facteurs économiques, politiques et sociaux. *2001 Boggles*, ouvrage en quatre tomes que nous j'ai

coédité et dont le titre est un clin d'œil au pétard mouillé du bogue de l'an 2000, a permis d'attirer l'attention sur d'autres problèmes que les pannes techniques.

Pour faire contrepoids à cette tendance déterministe et nuancer la centralité du fait communicationnel, il est indispensable de resituer ce dernier dans un contexte plus large qui fait bonne part aux intérêts socio-économiques, aux facteurs démographiques et géographiques, aux jeux de pouvoir et aux influences culturelles.

La question reste de savoir si l'on peut fournir, et à quelles conditions, une explication globale, raisonnable et crédible des enjeux contemporains à partir de la communication ? Ceux qui jusqu'à présent s'y sont essayés, en publiant des énoncés sur la société de l'information, comme Manuel Castells par exemple, ont certes connu un succès relativement important auprès des technocrates et d'une partie de l'opinion publique, mais n'ont pas réussi à présenter un modèle qui résiste à une analyse critique minutieuse.

2.3 L'approche comparative

D'un point de vue sémiotique, l'histoire et la mise en contexte sont des stratégies qui appartiennent à l'axe syntagmatique. L'approche comparative et l'interdisciplinarité se situent davantage sur l'axe paradigmatique. Ou pour parler le langage d'Innis, les deux premières stratégies renvoient à la dimension temporelle, celle de la genèse comme celle de l'instant présent. En revanche, les deux autres stratégies relèvent de la dimension spatiale, celle de l'ailleurs comme celle de l'ici.

J'ai eu la chance, tout au long de ma carrière, de collaborer avec des collègues de diverses nationalités pour mener à bien des études comparatives des industries culturelles et médiatiques ainsi que des politiques publiques les concernant. L'analyse comparative est risquée et doit être

menée avec circonspection. Elle nécessite une connaissance approfondie de chacune des situations comparées, de leur genèse et de leur contexte. Mais si l'on réussit à prendre garde aux simplifications intempestives et aux contrastes artificiels, aux fausses identités et aux généralisations hâtives, l'identification précise des similitudes et des différences se révèle un outil précieux dans l'exercice du sens critique.

L'approche comparative permet de spécifier et de relativiser le phénomène étudié. Elle fournit au chercheur des éléments pour prendre distance de la situation qu'il observe, mais dont il est aussi partie prenante. La comparaison instaure une forme de dépaysement.

2.4 L'interdisciplinarité

La communication est un phénomène complexe et les sciences de la communication sont hétérogènes. Leur origine même, foncièrement multidisciplinaire, invite à l'interdisciplinarité. La recherche en équipe s'impose donc assez spontanément et elle est d'autant plus féconde quand les compétences de ses membres sont complémentaires.

La collaboration interdisciplinaire devient carrément incontournable pour l'analyse comparative internationale, un seul chercheur ne pouvant prétendre maîtriser à lui seul tous les paramètres nécessaires à une analyse compréhensive des systèmes nationaux mis en parallèle. J'ai toujours refusé de me considérer comme un brésilien ou un latiniste, malgré un intérêt de longue date pour le Brésil et l'Amérique latine, préférant dire que je travaille à des analyses comparées en collaboration avec des chercheurs brésiliens et latino-américains.

Sciences-carrefour, les sciences de la communication constituent-elles pour autant une interdiscipline, comme l'affirment plusieurs auteurs (Miège, 2004) ? Le débat sur la spécificité disciplinaire des études en communication se poursuit depuis plusieurs années déjà (Martino,

Berger et Craig, 2007). Qu'on en vienne à la conclusion que les sciences de la communication constituent, ou non, une discipline à part et de plein droit n'a pas en soi d'incidence directe sur l'objet de notre réflexion concernant l'exercice du sens critique. L'ouverture interdisciplinaire, par contre si, dans la mesure où la multiplication et le croisement des approches, des points de vue et des méthodes favorisent la remise en question des dogmes, des évidences et des conclusions mal fondées.

2.5 Pour un retour à la pensée dialectique

Si pertinentes soient-elle à sa mise en pratique, l'histoire, la contextualisation, la comparaison et l'interdisciplinarité ne débouchent pas nécessairement sur l'esprit critique. Encore faut-il qu'elles soient tournées vers la recherche des contradictions et de leur dépassement. Bref, il faut qu'elles se situent dans le cadre d'une approche dialectique, une approche d'économie politique de la communication.

L'articulation de la pensée en termes de thèse, d'antithèse et de synthèse met l'accent sur le mouvement, sur les transformations des phénomènes étudiés. Elle conduit fatalement à poser un regard critique sur l'état du monde à un moment historique donné, à débusquer les intérêts sous-jacents, à dévoiler les mécanismes de pouvoir, à identifier les contradictions et les forces d'opposition. Mais pour atteindre sa pleine valeur explicative et sa force transformatrice, cette analyse dialectique doit être enracinée dans des études concrètes, qui ne rejettent *a priori* aucune technique d'enquête, fut-elle quantitative.

3. Créativité et sens critique

Plusieurs artistes manifestent ouvertement une certaine aversion pour les critiques, perçus et présentés comme des créateurs ratés et envieux. Cette attitude se rencontre aussi à l'université, dans les programmes de formation culturelle et médiatique, chez certains professeurs et chez beaucoup d'étudiants. La création et la critique sont alors appréhendées dans un rapport d'opposition, d'antagonisme, chacun étant invité à choisir son camp, le créatif étant davantage valorisé que le critique.

Pourtant, une réflexion même sommaire amène vite à conclure que les rapports entre la création et la critique sont faits davantage d'affinités que d'incompatibilités. La culture vit certes de création, mais elle implique aussi transmission, conservation et remise en question. Elle se nourrit d'un aller-retour perpétuel entre critique et création, destruction et reconstruction.

La démarche scientifique suit un parcours similaire. Le chercheur doit faire preuve d'intuition, de sens créatif pour énoncer des hypothèses stimulantes et prometteuses, élaborer une méthodologie adéquate et originale, faire jaillir le sens de ses résultats. Mais il doit également se livrer à une analyse critique rigoureuse des modèles et des recherches précédentes. Et appliquer la même médecine à ses propres travaux, ce qui bien sûr est plus facile à dire qu'à faire.

Depuis la fin des années 90, l'usage d'une nouvelle expression s'est répandue dans les milieux technocratiques et académiques, celle des industries créatives, engendrant rapidement celle d'économie créative. Après Nicholas Garnham (2005) et Philip Schlesinger (2007), j'ai analysé avec un œil critique cette autre nouveauté langagière (Tremblay, 2008). J'ai également abordé avec Pierre Mœglin les enjeux de celle-ci en termes de propriété intellectuelle (Mœglin et Tremblay, 2012). Et j'ai entrepris récemment, avec mes collègues Oumar Kane et Aimé-Jules

Bizimana, une recherche sur les rapports entre l'accessibilité, la créativité et les biens communs dans le renouvellement du service public télévisuel.

L'objectif principal de cette recherche est d'évaluer dans quelle mesure le mouvement des *knowledge and creative commons* permet à la SRC/CBC, à France Télévision et à la BBC de repenser et de reformuler leur mandat de service public dans le contexte créé par le développement de l'Internet et le repositionnement des industries culturelles dans le secteur plus vaste des industries créatives. Pour parvenir à cette évaluation, des objectifs plus spécifiques devront être atteints par l'analyse :

- De l'importance accordée à la promotion de la créativité et de l'accessibilité par les radiodiffuseurs publics au Canada, en France et au Royaume-Uni ;
- Des stratégies de gestion de la créativité interne et externe à l'organisation ;
- De la conciliation opérée par les radiodiffuseurs publics entre les exigences de la propriété intellectuelle et celles de l'accessibilité aux biens communs immatériels ;
- Des intérêts des groupes impliqués dans la création, la production et la diffusion des produits et services culturels ;
- Des objets de conflit, des stratégies de négociation et des ententes conclues.

Notre sens critique doit s'exercer également à l'égard des principes et des institutions qui nous sont chères. Le service public doit être repensé en fonction des transformations en cours. Encore une fois, nous y procéderons dans une perspective historicisante, contextualisante, comparative et interdisciplinaire.

Conclusion : sens critique et sens de l'humour

Le sens critique, parce qu'il récuse le jovialisme, attitude béatement optimiste, est-il par définition morose ? J'incline, par tempéramment, à penser le contraire. Le sens critique, s'il ne donne pas toujours envie de rire, n'est pas incompatible avec le sens de l'humour. Et Umberto Eco nous a déjà fait entrevoir, avec *Le nom de la rose*, ce qu'il peut y avoir de subversif dans le rire :

Ici on renverse la fonction du rire, on l'élève à un art, on lui ouvre les portes du monde des savants, on en fait un objet de philosophie, et de perfide théologie... [...] Le rire libère le vilain de la peur du diable, parce que, à la fête des fols, le diable même apparaît comme pauvre et fol, donc contrôlable. Mais ce livre pourrait enseigner que se libérer de la peur du diable est sagesse. Quand il rit, tandis que le vin gargouille dans sa gorge, le vilain se sent le maître, car il a renversé les rapports de domination : mais ce livre pourrait enseigner aux doctes les artifices subtils, et à partir de ce moment-là illustres, par lesquels légitimer le bouleversement. Alors, ce qui, dans le geste irréfléchi du vilain, est encore et heureusement opération du ventre se changerait en opération de l'intellect (Eco, 1982, p. X).

L'on sait que le philosophe Henri Bergson a consacré trois essais au rire, rassemblés et publiés en 1900 en un petit livre intitulé *Le rire. Essai sur la signification du comique*. L'on connaît moins l'article publié dans la *Revue philosophique* en 1893 par un autre philosophe français, Auguste Penjon¹, pour lequel mon ami Pierre Mœglin et moi avons une affection particulière. Contrairement à Bergson qui voit dans le rire une réaction automatique, Penjon y voit une manifestation de la liberté :

¹ Il est spécialiste du philosophe irlandais du XVIII^e siècle George Berkeley (1685-1753) et d'African Spir (1837-1890), un philosophe ukrainien du XIX^e siècle.

Le caractère commun du comique ou du risible, dans les cas les plus différents, c'est en effet l'irruption soudaine d'une spontanéité, d'une fantaisie, d'une liberté dans la trame des événements et des pensées. Le comique, à tous les degrés et sous ses formes les plus diverses, est donc l'oeuvre d'une liberté. C'est proprement la liberté supposée de la nature ou celle de l'esprit, intervenant en quelque sorte en dépit de la règle, bien plus, comme se jouant, se moquant de la règle, et comme pour faire, si l'on peut ainsi parler, une niche à la raison. Cette brusque intervention, qui dérange le convenu, qui bouscule l'ordre et introduit un pur jeu là où le sérieux se croyait sûr de durer, voilà, si je ne me trompe, où trouver la source profonde du rire (Penjon, 1893, p. 118).

Enfin, rappelons que, selon Erhard Taverna, l'illustre Emmanuel Kant considérait que « trois choses pouvaient neutraliser les difficultés de la vie : l'espoir, le sommeil et le rire. Espérer, malgré le peu de perspectives de recevoir des réponses absolues ; dormir, même si le renoncement est tout ce qui reste à la fin ; rire sur la vanité des efforts philosophiques » (Taverna, 2007).

Le rire subversif, manifestation d'un esprit libre, relève d'une posture épistémologique. Si l'on peut rire sur la vanité des efforts philosophiques, *a fortiori* le peut-on, le doit-on même, sur les prétentions qui font fi de tout sens critique. Le rire n'est pas indispensable au sens critique. Mais assaisonnée d'une dose d'humour adéquate, la pensée critique n'interdit ni le sommeil ni l'espoir.

Bibliographie

Berger, C. R. (1991). Chautauqua: Why Are There So Few Communication Theories? Communication Theories and Other Curios. *Communication Monographs*, 58, 101-113.

Bergson, H.(1900) *Le rire. Essai sur la signification du comique*. Paris : Éditions Alcan.

Dorland, M. et Charland, M. (2002). *Law, Rhetoric, and Irony in the Formation of Canadian Civil Culture*. Toronto : University of Toronto Press

Eco, U. (1982). *Le nom de la rose*. Paris : Grasset.

Garnham, N. (2005). From Cultural to Creative Industries. An analysis of the implications of the 'creative industries' approach to arts and media policy making in the UK. *International Journal of Cultural policy*, 11, 1, 15-29.

Innis, H. A. (1977). *The Bias of Communication*. Toronto : University of Toronto Press.

Innis, H. A. (1972). *Empire and Communications*. Toronto : University of Toronto Press.

Martino, L. C., Berger, C. R. et Craig R. T. (2007). *Teorias da Comunicação. Muitas o Poucas ?* São Paulo : Atelié Editorial.

Mattelart, Armand (1994). *L'invention de la communication*. Paris : Éditions La Découverte.

Miège, B. (2004). *L'information-communication, objet de connaissance*. Bruxelles : De Boeck et INA.

Mœglin, P. (2012). *Enraciner la critique. La question de la diversité culturelle et ses enjeux*. À paraître.

Mœglin, P. (2010) *Les industries éducatives*. Paris : Presses universitaires de France.

Mœglin, P. et Tremblay, G. (2012). Industries culturelles, politiques de la créativité et régime de propriété intellectuelle. Dans Bouquillion, P. (dir.). *Creative Economy, creative industries. Des notions à traduire* (193-214). Paris : Presses Universitaires de Vincennes.

Penjon, A. (1893). Le rire et la liberté. *Revue philosophique*, II, 113-140.

Rogers, E. M. (1981). L'école empirique et l'école critique de recherche en communication. *Les Cahiers de la communication*, 1 (3), 311-326.

Pollack, M. (1980). Paul Lazarsfeld : A Sociointellectual Biography. *Knowledge*, 2, 157-177.

Schlesinger, P. (2007). Creativity : from discourse to doctrine ? *Screen*, 48 (3), 377-387.

Taverna, E. (2007). *Du rire*. Repéré sur <http://www.site-magister.com/bts/resume5.htm>

Tremblay, G. (2008). Industries culturelles, économie créative et société de l'information, *Global Media Journal*, 1 (1), 65-88.